

Rapt
Prisonnier d'une vie
Rapt — France / Belgique 2009, 125 minutes

Jérôme Delgado

Number 268, September–October 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63588ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delgado, J. (2010). Review of [Rapt : prisonnier d'une vie / Rapt — France / Belgique 2009, 125 minutes]. *Séquences*, (268), 50–50.

Rapt Prisonnier d'une vie

Le rapt d'un homme de pouvoir mène à la révélation de ses tares. Adultère, joueur de grosses sommes, personnalité égocentrique... Lucas Belvaux pose néanmoins la question : la barbarie se justifie-t-elle ?

JÉRÔME DELGADO

En 1978, l'enlèvement d'Édouard Empain, un baron belge à la tête d'un empire industriel, a fait beaucoup de bruit, autant par la violence de ses geôliers, qui lui coupent un doigt, que par la révélation de ses abus personnels. Millionnaire, mais endetté par le jeu, père de famille, mais infidèle... Ce fait vécu est à la source de **Rapt**, septième long métrage du cinéaste belge Lucas Belvaux.

La libre adaptation du scénario ne tient pas seulement à des détails — le baron Empain, par exemple, est devenu Stanislas Graff. Le récit, transposé à la fin des années 2000, prend ainsi une portée universelle, intemporelle. Nos sociétés sont toujours divisées en castes, la concentration des pouvoirs s'impose de plus en plus, l'État et l'entreprise privée sont à tu et à toi...

Rapt n'est pas un pamphlet politique, bien que Belvaux y décrive des comportements reliés au pouvoir et à l'argent. L'humain est un manipulateur, et entre l'égocentrique et le barbare, on se demande qui est le plus sombre.

Rapt n'est pas non plus un film policier, bien qu'il en ait amplement l'air. Comme à son habitude, le cinéaste cherche à rompre avec les lignes directrices du genre qu'il visite. Sa trilogie de 2002 (**Un couple épatant**, **Cavale** et **Après la vie**) entremêlait comédie, polar et mélo. Trois choses distinctes dont le tout avait un sens, illustré par la phrase suivante : «Un couple épatant cavale après la vie.»

Œuvre autonome, **Rapt** se pose néanmoins comme le pendant au morceau précédent de Belvaux, **La raison du plus faible** (2005). Dans les deux, il y a enlèvement et soif d'argent. Le film de 2005 tournait autour des criminels; **Rapt** donne à la victime le chapeau de héros (ou d'antihéros), personnifié par un Yvan Attal en grande forme, amaigri pour l'occasion.

L'otage n'est cependant pas que victime. Stanislas Graff est un homme seul. Un vrai solitaire. Même en compagnie d'autres, ce chef de famille et président d'un puissant groupe industriel vit esseulé. Il ne pense qu'à lui, ses activités semblent destinées à n'assouvir que son seul plaisir. De retour de captivité, la première chose qu'il demande, c'est à voir son chien. Son meilleur compagnon, semble-t-il.

Belvaux a scindé son œuvre en deux. À la captivité, interminable, et aux plans fixes, s'oppose la libération, marquée de travellings et de peu d'accessoires, à l'image du bureau sans documents de Graff. Le suspense et l'horreur précèdent des scènes moins trépidantes, mais au cours desquelles la parole se fait incisive et les plans, révélateurs. La cagoule à l'accent marseillais (savoureux Gérard Meylan, acteur fétiche de Robert Guediguian, en faux ami) cède la place à des êtres familiers aux attitudes peu amicales.

Sans les tics de l'enquête qui déraile, ni les classiques duels bourreau versus prisonnier, le film gagne aussi en liberté, dans sa deuxième partie, et en intérêt. Le vrai sujet n'est pas le rapt, mais ce qui s'ensuit. Ce retour à la réalité impose une réadaptation, jamais la même, part imprévisible laissée aux soins de la fiction.



La barbarie se justifie-t-elle ?

Lucas Belvaux, peu misérabiliste, ne fait pas de Stanislas Graff la victime attendue. Le cinéaste joue les renversements de situation, les effets miroirs. Tout est question de dédoublements, d'oppositions. Doubles vies de Graff, double enquête à son sujet (la policière et celle des journaux à potins), le secret versus la vérité.

Le spectateur, bien placé pour cette partie de tennis, est confronté à l'ambivalence du récit. Habile, Belvaux révèle, dans son introduction serrée et haletante, toutes les facettes de Graff. Puis, la caméra nous introduit dans ce qui n'est par nature jamais révélé — comme dans toute histoire de kidnapping. Sauf qu'on s'attendrait moins, vu le personnage.

Enchaîné, mutilé, humilié par ses geôliers, Graff souffre presque de façon métaphorique. Le pire viendra après. Lâché par sa famille et ses pairs, soupçonné d'avoir conçu lui-même son rapt, ce n'est qu'avec son chien qu'il trouve réconfort. Fait-il pitié? Belvaux laisse le dernier mot à l'avocat de Graff. «Vous êtes encore jeune, lui dit-il, et vous avez de l'argent. Rien de mieux pour repartir à zéro» Mais il demeure enchaîné à ses dettes, mutilé professionnellement et humilié publiquement.

■ France / Belgique 2009, 125 minutes — Réal. : Lucas Belvaux — Scén. : Lucas Belvaux — Images : Pierre Milon — Mont. : Danielle Anezin — Son : Henri Morelle, Ricardo Castro — Dir. art. : Frédérique Belvaux — Mus. : Riccardo Del Fra — Int. : Yvan Attal (Stanislas Graff), Anne Consigny (Françoise Graff), André Marcon (André Peyrac), Alex Descas (Me Walsler), Gérard Meylan (Le Marseillais) — Prod. : Patrick Sobelman — Dist. : Métropole.